

Franz Weber

Franz Weber nous a quitté, comme on dit, c'est-à-dire qu'il est allé voir de l'autre côté si l'herbe est plus verte, et le Léman plus bleu encore. Et si le Lavaux y est resté tel qu'il fut en ses plus beaux jours, petits hameaux perchés à mi-côte et vignes intactes.

Sacré Franz. Je l'ai toujours admiré. Je l'ai soutenu dans toutes ses causes. Mais entendons-nous, moralement, simplement moralement, n'ayant jamais mouillé aucune de mes chemises pour l'une ou l'autre de celles-ci, juste glissant à l'occasion un petit oui dans l'urne pour le soutenir quand il le fallait. Toujours. Mais mis à part cet acte démocratique, rien, niente di niente, comme je peux le dire parfois.

Une passivité pathétique, en somme. Qui tournerait vite à la lâcheté. A l'abandon de l'homme dans ses nobles causes. Certes, quelques francs par-ci par-là, mais rien de plus.

Je reconnais mes torts contre lesquels en fait je n'ai rien pu faire, ma vie étant tournée vers d'autres préoccupations.

Sacré Franz. Il a su se mettre à dos le plus souvent toute notre lumineuse classe politique qui à l'époque, et cela n'a pas changé d'un poil, n'a jamais su que lui mettre le bâton dans les roues. Pour tout. Prétendant que la situation du moment était acceptable et qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter. Et cela alors même que justement, on entrait dans des problématiques majeures que l'on ne pouvait pas résoudre sans prendre des orientations différentes.

Notre pourfendeur des bétonneurs de tous poils, si nombreux que l'on ne les compte pas, si pervers qu'ils arriveront toujours à leur fin, qui est celle de bétonner l'entier du pays, Alpes comprises, a eu bien du mérite. Surtout celui de sacrifier sa vie aux causes qu'il défendait. Car on ne peut que se dire, en se remémorant ses combats, alors qu'il s'empoignait avec des vigneron ou paysans soutenant le système en place, ceux-là ayant une grosse couche de lard sur la tête plutôt qu'une cervelle, il suffit de contempler les photos d'époque de ces épiques affrontement pour le découvrir, que c'étaient vraiment là des combats impitoyables. De ceux où l'on risque sa peau. Sur place certes bien entendu, mais aussi à domicile, parce que l'un de ces fous aurait brisé la porte de votre maison pour vous massacrer à grands coups de hache alors que vous tentiez de trouver un maigre sommeil dans votre lit. Tout est possible dans ce monde de forcenés où seul le terme de développement est acceptable pour beaucoup, voire, à l'époque des grands combats, pour l'essentiel de la population qui ne comprenait pas grand-chose aux enjeux à venir.

La chose ne s'est pas produite, fort heureusement, un miracle en quelque sorte. Un rien de reconnaissance du destin. Et ainsi, après tant de campagnes harassantes, notre homme a pu prendre un repos bien mérité, comme on le dit. Ce qui n'est qu'une demi-vérité, puisque Franz Weber, aussitôt retiré du combat, a peu à peu perdu la mémoire, et qu'il a fini ses jours dans une maison de repos.

On ose espérer que la fin ne fut pas trop difficile et que même il ne se rendit pas compte que sa belle intelligence ne pouvait plus désormais lui être d'aucune utilité.

Le miracle fut que dans cette situation sa fille Vera, elle mènera un combat différent, puisse reprendre le flambeau, belle et blonde personne qui, on le souhaite, sous son air d'ange venu du ciel, ait gardé de l'énergie de son père et un peu de cette agressivité qui seule permet non seulement de gagner des batailles, mais aussi d'y survivre et de poursuivre, encore et toujours.

J'aurais peut-être bien aimé rencontrer l'homme. Mais je ne vois pas les raisons pour lesquelles il aurait pu m'accueillir. N'étais-je donc pas ce freluquet qui tremble devant ce que peuvent penser les autres alors que vous n'êtes pas d'accord avec leurs idées ?

Je crois quand même l'avoir abordé d'une autre manière. Mon fiston ayant réalisé une jolie toile de la région de Lavaux, celle-ci n'avait que le défaut d'avoir été reproduite à cinq exemplaires, je me permis de lui offrir l'un de ces exemplaires. Envoi par poste dûment accompagné d'une belle lettre de circonstance envers le destinataire que j'honorais ainsi à ma manière. Hélas, aucune réponse de sa part. Je pus donc tout imaginer, en priorité que notre grand homme s'offusque de ce qu'un petit Monsieur quelque part dans ce canton ait osé lui faire parvenir une œuvre d'art qu'il aurait jugée mineure.

Mon admiration pour notre héros s'était désormais quelque peu atténuée. Sans néanmoins que j'aie tout de même jusqu'à le renier. Je considérais simplement que c'était quelque part un égoïste, tourné uniquement vers ses projets, et incapable de s'ouvrir aux autres, à ceux-là qui sont moins connus, et même pas du tout, petits personnages sans importance gravitant dans les périphéries de ce canton.

L'explication de ce silence de nombreuses années, tenait en fait à la raison suivante. M. Weber ne devait pas toujours être ordonné. Si bien qu'il avait perdu la lettre accompagnant le tableau dont, à sa grande confusion, il ignorait le donateur. Considérant néanmoins cette œuvre avec bienveillance, et la trouvant à son goût, il l'accrocha dans l'un ou l'autre de ses locaux où, espérons-le, il puisse encore s'y trouver.

Ayant retrouvé la lettre par hasard des années plus tard, il put s'excuser tout en témoignant de son immense confusion. Ainsi tout rentrait dans l'ordre !

Dire que j'ai soutenu toutes ses causes n'est pas tout à fait exact. Quand notre écologique s'était à nouveau lancé dans l'une de ses nouvelles bagarres, ici celle de faire acheter le Grand Hôtel de Giessbach au Peuple suisse, je m'étais sincèrement dit que l'action de ce qui était devenu la fondation Franz Weber allait dans tous les sens. Et que voilà maintenant notre pourfendeur s'attelant au patrimoine architectural du pays, comme si la lutte pour maintenir un paysage de qualité ne lui suffisait pas. Je n'ai de ce fait pas trop suivi les tribulations de cette nouvelle cause qui selon moi, n'avait rien à voir avec les précédentes.

Le jour où je pus enfin visiter Giessbach avec mon épouse, pour quelques heures de rencontre avec ce site fabuleux, mon attitude vira de bord. Franz Weber avait eu entièrement raison. Il avait su offrir à la nouvelle fondation créée pour y inclure ce sauvetage du site, c'est-à-dire au Peuple suisse, un coin de notre pays parmi les plus beaux qui puisse se voir. Un autre monde. Irréel, avec le Giesbach vous accordant ses multiples cascades. Avec le terrain et les forêts d'alentour où vous ne souffrirez jamais de la chaleur à cause de l'humidité formidable dégagée par la rivière. Quel paradis. Quel romantisme. La vue sur le lac de Brienz est superbe. Un lac aux eaux ce jour-là, ce me semble, un peu vertes, comme sur certains prospectus ou des gravures anciennes. Enchantement ne serait peut-être pas un mot assez fort pour décrire les émotions esthétiques de ces quelques heures passées en ces lieux bénis. Et bientôt, lorsque nous pénétrâmes dans le grand hôtel, que l'on put y découvrir un intérieur chaleureux, et que l'on vit dans le grand hall d'accueil fixé au mur un visage sculpté du grand homme, je ne pus personnellement que m'incliner devant lui.

Franz Weber est ainsi devenu l'homme que je peux le plus admirer de ce pays qui ne saura pourtant jamais tout ce qu'il lui doit.

La question la plus importante que je me suis posée à son égard est celle-ci : comment avoir le courage de s'opposer sans reculer d'un pas pour défendre une cause face à la classe politique, persuadée de ses droits, plus encore face à une bande de primitifs pour qui la monnaie d'un tiroir-caisse est plus importante que n'importe quel paysage, si beau soit-il, tel ce magnifique Lavaux ?

Cette réponse, en vérité, je ne l'ai pas. Raison pour laquelle il me faut poser ici ce mot que j'offre à Franz Weber en guise de conclusion : souverain !



L'œuvre incriminée !



Franz Weber en l'hôtel de Giessbach.